

EN SOUVENIR DE NOTRE AMITIÉ

— **Thriller** —

ROMAN

EN SOUVENIR DE NOTRE AMITIÉ

Jean-Pierre BERTRAND

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-440-0

1. LES TEMPS INCERTAINS

Vincent franchit l'accès qui mène au sous-sol de sa maison bourgeoise de Montchat dans le 3^e arrondissement de Lyon. Il descend les escaliers et se retrouve rapidement au volant de sa BMW série 5 dernier cri. Il appuie sur la télécommande, enclenche la marche arrière et attend que la porte du garage ait terminé de s'ouvrir. La demeure est située dans une petite rue non passante. Vincent recule à la hâte sans se soucier de l'arrivée d'un véhicule, il est persuadé que jamais personne ne circule à cette heure-ci. Il a tout juste le temps d'entendre le klaxon et un bruit fracassant avant que les ténèbres n'absorbent tout.

C'est toujours à ce moment qu'il se réveille en sursaut. Ce cauchemar le hante depuis des semaines. Il met quelques instants à recouvrer ses esprits et le retour à la réalité lui laisse un goût amer. Il aurait préféré que ce ne soit pas un rêve, il lui aurait évité cette longue et inexorable descente aux enfers.

Vincent est maintenant pleinement conscient, il scrute l'environnement qui l'entoure. Deux grands arbres centenaires, une aire de jeux pour les enfants et plusieurs bancs placés en arrondi autour d'un espace en sol souple spécialement destiné à amortir les chutes des

bambins qui viennent se défouler dans ce parc. Il a dormi sur le troisième banc, le rouge et vert. Deux jours plus tôt, c'était le jaune et bleu, en face. Il ne peut malheureusement pas s'installer là toutes les nuits, le coin étant interdit aux SDF. Par chance, l'un des deux gardiens le tolère et lui laisse la jouissance du lieu lorsqu'il est de service.

Il n'a pas connu le plaisir de se reposer sur un matelas confortable depuis le 24 février 2020, jour maudit où sa vie a basculé. Depuis, il survit. Il a appris la loi de la rue. Il n'a pas eu le choix. Dans ce nouveau monde existe un seul leitmotiv : « marche ou crève ». Son caractère et son instinct l'ont placé d'office dans la première catégorie, celle des gagnants, ceux qui contre vents et marées ne vont rien lâcher. Il se répète régulièrement qu'il devrait se laisser mourir, que personne ne l'attend et qu'il n'a plus rien à faire sur cette terre. Cependant, il ne se résout pas à passer à l'action, à quitter cet univers hostile et ne jamais se réveiller.

Cela fait six mois qu'il traîne dans les rues de Lyon, cherchant par tous les moyens à éviter des visages connus qui seraient témoins de sa déchéance. Qui pourrait le reconnaître ? Pas grand monde ! Le mendiant en guenilles qui demande la charité, devant cette boulangerie du 7^e arrondissement non loin du stade Gerland, n'a plus rien de l'homme sûr de lui et élégant qu'il était. La cinquantaine a précipité sa chute, il n'a rien vu venir. Ce souvenir succinct de sa vie d'avant lui poignarde l'esprit. Il ne sait d'ailleurs même plus à quoi il ressemble et évite de se mirer dans une glace. Il marche toujours tête baissée, portant son regard sur la rue, mais jamais vers les vitrines des magasins. Il a honte de lui, de l'image qu'il doit renvoyer et qu'il préfère ignorer. Même lorsqu'il arrive à être hébergé dans des centres

d'accueil et qu'il peut profiter d'une douche chaude, il fuit les miroirs. Il n'assumera jamais ce qu'il est devenu.

Mais comment a-t-il pu passer aussi vite du statut de cadre supérieur à celui de sans-abri ? Si les gens savaient à quel point il est facile et surtout rapide de sombrer d'un état à l'autre. Pour lui, sa vie était tracée, rien ne pouvait contrarier ses plans et son ascension. L'assurance, l'excès de confiance et la suffisance ont contribué à lui faire prendre la plus grande claque de son existence.

Cette question, il se la répète en boucle. Il tente de retrouver le moment exact où son destin a basculé.

Tout allait pour le mieux, une réussite professionnelle sans accroc, une femme superbe et deux enfants diplômés des meilleures écoles supérieures de commerce. Qu'il était loin le temps des galères de jeunesse, des fins de mois difficiles où ses parents se privaient de nourriture pour qu'ils puissent, sa sœur et lui, manger à leur faim. Et voilà qu'au crépuscule d'octobre 2019, la société qui l'employait en tant que DRH a fait l'objet d'un rachat agressif par une multinationale américaine. En huit semaines, la restructuration a balayé tous les acquis, les effectifs ont été réduits de moitié et son poste a fait partie des charrettes. Il s'est retrouvé à cinquante-deux ans, chômeur. Mélanie, son épouse, n'a pas supporté sa déchéance. Voir son mari se lamenter tous les jours sur son sort a fini par l'exaspérer. Elle s'est concentrée sur son travail, a commencé à rentrer de plus en plus tard pour devenir une adepte des afterworks. En à peine quelques semaines, leur couple a sombré. De l'entente parfaite, ils sont passés à l'affrontement total. Les cris, les pleurs et les menaces ont ponctué leurs journées. Vincent lui reprochait

d'ignorer son mal-être, d'être insensible à ses ressentis alors que Mélanie, elle, ne supportait pas l'inaction et l'attentisme dont il faisait preuve. Ces heurts constants ont eu raison de leur relation. Le 24 février 2020, Vincent a trouvé un mot sur la table de la cuisine quand il s'est levé. Mélanie lui demandait de quitter la maison dans la journée. Elle lui avouait que rompre par un courrier était très lâche, mais qu'elle s'en moquait. Elle ne le supportait plus. Voir un jour de plus sa tête de perdant la rendait malade et une lettre lui permettait de rester cordiale alors qu'un face-à-face aurait tourné au règlement de comptes. Elle lui rappelait que la maison lui appartenait. Elle le priait de plier ses affaires et de dégager les lieux.

D'abord sonné, Vincent laissa ensuite libre cours à sa colère. Il commença par casser le mobilier du salon, frota les cendres froides de la cheminée sur les murs blancs de la pièce, et brisa les services en porcelaine et en cristal qui faisaient la fierté de Mélanie. Son accès de fureur passé, il déposa ses cartes de crédit et tous ses effets personnels sur la console de l'entrée. Il monta dans la chambre, se glissa dans des habits chauds, trouva un sac à dos dans le grenier, le remplit de quelques sous-vêtements, de deux tenues de rechange et de quelques affaires de toilette. Puis, il chaussa une paire de Caterpillar tout en s'assurant de ne rien avoir oublié. Il prit soin d'insérer la clé dans la serrure du côté intérieur, sortit sur le palier et claqua la porte. Il ne pouvait désormais plus rentrer chez lui.

Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour comprendre que seule sa femme pourrait lui autoriser l'accès de la maison. Il était encore persuadé qu'elle avait agi d'une manière irréfléchie et qu'elle l'accueillerait à nouveau dans quelques jours, avec le sourire et des

excuses. Ses exactions ne pourraient pas lui être reprochées, car elles étaient à la hauteur de l'ignominie du courrier.

Vincent passa sa première nuit dehors. Le froid, la faim et la peur le tenaillèrent dès la tombée du jour. Malgré tout, sa fierté l'empêchait de revenir frapper à la porte de la maison, il allait laisser sa femme mariner quelques jours. D'ici là, il avait de quoi subvenir à ses besoins. Il avait pris tout l'argent qui lui restait et se trouvait à la tête d'une véritable fortune : 250 euros. En dormant dans le métro ou caché dans un hall d'immeuble, il pouvait tenir une semaine. Il n'avait pas imaginé à quel point les nuits de février pouvaient être froides. Il s'efforça de garder l'œil ouvert pendant quarante-huit heures, la peur au ventre. Il se rendit vite compte que la vie des sans-abris pouvait être dangereuse. Il se fit méchamment dégager du porche sous lequel il avait trouvé refuge et affronta deux individus agressifs et avinés qui voulaient casser du mendiant. Par la suite, il perdit une partie de ses affaires en quittant précipitamment la tiédeur d'une station de métro, coursé par un chien. Il avait volé la place d'un habitué des lieux qui ne l'entendit pas de cette oreille et qui chargea son animal de le décourager.

Sa détermination l'abandonna vite et il se convainquit que rentrer, la « queue basse », était la voie du salut. Il s'arma de bravoure en prenant la direction de Montchat, ce soir du 27 février. Il allait se présenter à son ancien domicile, se confondre en excuses, promettre de remédier au plus vite à son problème de chômage et reconnaître ses torts. Il serait même capable de verser une larme pour apitoyer Mélanie et la faire revenir à de meilleurs sentiments. Ils ne pouvaient pas balayer vingt-cinq ans de vie commune à la première anicroche. Convaincu du succès de sa démarche, il arriva plein d'entrain devant

la maison. Il pénétra dans la propriété par la porte dérobée qui donnait sur la petite rue derrière. La serrure du portail avait cassé à la fin de l'automne et il n'avait pas pris le temps de la réparer. C'était un signe du destin, la preuve que tout allait revenir à la normale. Il s'avança tranquillement, traversa la pelouse et fit un pas sur l'immense terrasse. Il stoppa net. Mélanie n'avait pas baissé les stores à la nuit tombante et il pouvait, grâce à la lumière des lustres, observer la vie qui régnait dans le salon, sans être vu. Une onde de chaleur parcourut tout son être. Il se pinça pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Mélanie était en discussion avec un homme, tranquillement assise sur ses genoux. Ils partageaient une coupe de champagne en se regardant tendrement. Une fois l'effet de surprise passé, Vincent dut se rendre à l'évidence, elle l'avait déjà remplacé. La colère commença à poindre, il s'apprêtait à foncer vers la baie vitrée pour y tambouriner violemment lorsqu'une petite voix lui dit de se calmer, qu'il avait perdu la partie et que cette relation devait durer depuis quelque temps. En deux jours, un homme avait pris sa place dans son lit, s'occupait de sa femme et semblait être apprécié par ses enfants, en tout cas par Alicia, sa fille. Elle venait de faire irruption dans le salon et ne montrait aucune stupéfaction, bien au contraire. Tout le monde était souriant, les rires fusaient.

Le constat fut amer. La colère se transforma en désarroi. Tout était donc bien terminé ! Rejeté par le travail, cocufié par son épouse, trahi par sa progéniture, que lui restait-il ? Corentin, son fils, était-il au courant ? Cautionnait-il, lui aussi, le double jeu de Mélanie ? Une chape de plomb l'immobilisa, il demeura prostré à l'angle de la terrasse. La vie venait de le poignarder avec infamie. Pourrait-il s'en relever ? Aucune émotion ne le traversait, ses yeux étaient secs et